LA LUMIÈRE

RÉVÉLATION DU NOUVEAU-SPIRITUALISME

REVUE MENSUELLE

PUBLIÉE PAR LUCIE GRANGE

HAB

On doit étudier pour connaître, connaître pour comprendre, comprendre pour juger.
NARADA.

Les Esprits et les Hommes sont unis dans la Solidarité, pour le Progrès, par l'Amour.
Jean DARCY.

La Victoire est nôtre en Dieu, par Sa Sainte Lumière sur les hommes.
Jeanne D'ARC.

TREIZIÈME ANNÉE

N° 159 — 27 Janvier 1891.

Prix de l'abonnement d'un an :	France.	**6** fr.
— — —	Étranger	**7** fr.

Ne se vend pas au numéro

ADMINISTRATION ET RÉDACTION A PARIS-AUTEUIL

97, boulevard Montmorency, 97,

où l'on doit adresser toute la correspondance et les mandats, à Madame Lucie GRANGE.

LA LUMIERE

Cette revue mensuelle paraît le 27, jour de la *Communion universelle* dont on lira l'explication dans le livre par Hab, annoncé sur cette couverture.

Il y est traité de toutes les questions passionnantes de notre temps touchant le secret de lois vitales révélant nos origines et nos fins au sein des attractions et des solidarités entre la terre et les cieux.

Le satanisme et le charlatanisme sévissent, on fait usage de suggestions, d'envoûtements, de pratiques honteuses et coupables; il est nécessaire que le public sérieux apprenne enfin à connaître les dangers de l'inique magie à la mode et à se préserver de ses souillures ou de ses attaques.

La Lumière vient enseigner la VÉRITÉ. Elle apporte la connaissance des connaissances et la force des forces. Connaître la magie divine, pénétrer la pensée créatrice, comprendre nos devoirs, juger sainement de notre présent et de notre avenir, c'est là notre grande aspiration. Cette magie lumineuse vaincra le mal. Par notre œuvre, nous ouvrons l'ère du vrai bonheur; tous voudront en profiter.

D'éminents collaborateurs de ce monde et des mondes spirituels prêtent un concours actif à notre humble direction.

Prix de l'abonnement

France . . . . 6 fr.
Etranger. . . . . 7 fr.

Ne se vend pas au numéro

ON S'ABONNE DIRECTEMENT

La librairie de l'*Art Indépendant*, 11, Chaussée-d'Antin, reçoit aussi des abonnements, ainsi que les principaux libraires et notre imprimeur : M. Beaudelot, 171, rue Saint-Denis.

Une ample distribution gratuite est faite à domicile, mais jamais plus d'une fois chez les mêmes personnes, afin d'éviter tout abus.

Les personnes peu fortunées sont priées de se cotiser pour fournir le prix d'un abonnement, qui leur assurera le service régulier.

Adresser toute la correspondance et les mandats au nom de Madame Lucie GRANGE, boulevard Montmorency, 97, Paris-Auteuil.

Joindre un timbre-poste aux lettres demandant réponse.

COLLECTION — PRIME A NOS ABONNÉS

Nous nous imposons un sacrifice, afin de permettre à nos abonnés de se mettre au courant de notre travail et de l'esprit de notre publication. Ce sacrifice consiste en une réduction très forte sur quelques uns de nos volumes, dont le prix ordinaire était de 10 francs. On peut ainsi se procurer une collectio de la *Lumière*, moins le tome 1er qui, étant presque épuisé, subit une augmentation croissante notab

TOME II,	couverture en papier solide.	256 pages.	Important et intéressant.	5 fr.
TOME III,	id.	284 pages.	id.	5
TOME IV,	id.	258 pages.	Paru après une interruption.	4
TOME V,	id.	340 pages.	Moins en nombre, 2 années.	6 fr.
TOME VI,	id.	288 pages.	2 années. Recom. en prime spéciale.	4 fr.
Une collection complète, couverture bon papier, brochée.				50 fr.
La même, reliée percaline, titre d'or sur le plat : 2 fr. 75 par volume				66 fr. 50

Le port à la charge de l'acheteur.

Le tome 1er, broché, est de 27 fr., un an, 174 pages.

LA LUMIÈRE



N° 159. — 27 Janvier 1894. — 13e année de la *Lumière*. — SOMMAIRE : Lettres de l'esprit initiateur Hermès : 8e Lettre: — *Le Nœud divin. Travail de la force fluidorifiante.* — 9e Lettre. — *Les Isolés de l'espace.* — Le vrai spiritualisme et ses précurseurs (Suite). — Variété. — *Néolita la druidesse* (P. Christian fils). — Actualités : Congrès des religions — Correspondance. — La Charité.

LETTRES DE L'ESPRIT INITIATEUR HERMÈS

8e Lettre

LE NŒUD DIVIN. — TRAVAIL DE LA FORCE FLUIDORIFIANTE

La force fluidorifiante émane du sein de Dieu et ramène l'homme à son créateur, finalement.

Bien aimés élèves.

Vous qui jusqu'ici m'avez prêté une attention soutenue, et attendez impatiemment, le mot final du secret divin que je veux vous dévoiler; laissez-moi d'abord vous dire que je suis heureux, de vous accorder un repos réclamé par votre esprit. Ce repos est nécessaire à l'action même de la force fluidorifiante, dont j'ai à vous entrenir.

Tout enseignement profond doit être donné avec ménagement. Il faut que l'idée et la réflection de la vérité pure éclairent l'intellect sans le surprendre. Pour cela, des suspensions doivent marquer nos étapes d'observations.

Pour comprendre mon enseignement, il faut s'étudier soi-même. Le corps est un instrument dont les cordes sonores, vibrent en de multiples tonalités sous les efforts de l'âme, de la conscience et du cœur. Faites-vous puissants à force de sacrifices sur vous-mêmes; amputez vos difformités, étouffez vos désirs malsains; reconstituez-vous une sorte de virginité; repeuplez votre imagination, y faisant toutes choses nouvelles, afin que la paix se répande en votre être.

Bien aimés, vous serez alors en état de comprendre et d'apprécier les effets du travail de la force fluidorifiante, dans les degrés moyens de la vie, en attendant de les comprendre et de les apprécier dans les degrés supérieurs.

Des lecteurs de *la Lumière*, à l'âme éclairée, au cœur bon, vivant dans le respect de soi-même et faisant le bien, pourront me suivre dans le développement de nos observations et en retireront de précieux fruits. C'est au meilleur d'étudier, pour répandre ensuite le bien acquis, parmi les attardés dans l'ignorance et dans le désespoir d'une vie faussée.

Au lieu de vous expliquer le plus et le mieux possible, ce qu'est la force fluidorifiante, je me borne pour aujourd'hui à l'activer en vous tous, pour vous mûrir à une compréhension prochaine.

Que le Sein fécondant et régénérateur du Père Tout-Puissant déverse sur nous, sa sève de vie, dans une expansion d'amour!

9e Lettre

LES ISOLÉS DE L'ESPACE

Bien chers lecteurs amis,

Je romps intentionnellement la chaîne serrée de mes instructions touchant la vie et les mystères de la vie, pour vous entretenir un instant de l'au-delà.

Dans ce premier mois de notre importante année 1894, nous avons entendu des chants de triomphe, et le cœur des inspirés s'est dilaté sous des effluves de divin amour. L'espérance se traduit en réalités sous des pluies de roses au centre de notre chère *Lumière*.

Mais le bonheur n'est point le partage de tous.

Amis de la *Lumière* et heureux de nos espérances et de nos réalités, nous avons le devoir de songer aux âmes malheureuses. Quel emploi plus digne de son exhubérance affective, peut faire le sage aimant et fortuné, que de rechercher la souffrance et d'y porter remède? Et s'il ne peut y porter remède, ne doit-il pas au moins manifester sa sympathie en face des déshérités de toute joie?

Puisqu'une aurore resplendissante se lève en ce jour sur les amis des hommes et de Dieu: que ces amis ne s'abandonnent point aux jouissances égoïstes, et qu'ils étudient le malheur dans ses causes! Jetons un coup d'œil dans l'immensité et ses déserts.

Au sein de l'Infini peuplé d'esprits de toutes catégories, les uns rayonnants et heureux, les autres affligés de mille manières, se trouve l'isolé : l'isolé froid et insensible ou l'isolé en larmes. Des régions à l'éclat fulgurant sont estompées d'ombres plus ou moins épaisses, tels passent et fuient les nuages pleins de menaces orageuses, sous la voûte azurée des cieux d'où le soleil se cache.

Cherchons dans ces ombres mystérieusement néfastes, les âmes perdues et troublées, allons à elles, d'autant plus qu'elles ne sauraient venir à nous. Trouvons les solitaires gémissants pour les consoler, ce qui est facile quand on a la connaissance de leur état, et secouons l'atonie des endurcis en ouvrant leurs oreilles aux échos des larmes.

L'isolement de l'esprit a bien des causes; la principale ce fut son égoïsme.

Le « vivre pour soi », si bénin en apparence dans sa placide tranquillité, a préparé les abîmes noirs et ouvert les cellules étroites de ces abîmes. Dans ces cellules suspendues sur des gouffres, prennent place un à un, à mesure qu'ils rendent le dernier soupir terrestre, les *bien vivant pour soi*; ceux qui ont tout exigé de tous sans rien donner; ceux qui ne se sont apitoyés sur aucune infortune; ceux qui n'ont pas connu l'amour dévoué et ont, au contraire, méconnu tout dévouement, tout amour.

Il ne s'agit point là de l'*Infusoire de la spiritualité* végétatif encore ou naissant à quelques curiosités de l'esprit, ni du *Circoncis de la Puissance*, développé dans son cœur et zélé dans tous ses départements d'action, si non heureux. Il ne s'agit point non plus de l'être qui, éloigné de son dual, par sa faute ou par la faute de l'âme aimée, souffre de la solitude du cœur. Je veux parler, mes bien chers amis, de l'être formé et fort par l'intelligence ainsi que développé dans le jugement intime du bien et du mal et mûr de conscience.

L'intellect peut devenir très fort sans que le cœur s'épanouisse. Le cerveau peut avoir de grandes capacités à la manière du fruit forcé sur un arbre, au moyen d'une dissolution chimique locale sur le fruit et n'affectant pas l'arbre.

Certaines professions dans certains milieux terrestres ou certains emplois, semblent augmenter cette prédisposition ou développement excessif du cerveau au détriment du cœur : tels les genres de commerce où l'on spécule sur la misère du détenteur, afin de lui faire sacrifier sa marchandise dans un solde de désespéré; le trafiquant de n'importe quel article depuis la chair humaine jusqu'à la *fabrication* des conserves ; l'homme *en place ;* l'homme *de plaisir;* le grand spéculateur; le financier. Tous ceux-là et beaucoup d'autres se trouvent dans un engrenage des plus pernicieux et arrivent par la fraude, par le vol, la contrefaçon, l'exploitation, l'usure, le chantage et l'intimidation à se mûrer le cœur en ne laissant se développer que des instincts de rapacité ou de l'usure, ouvrant leur boîte crânienne aux blocs de marchandises, leurs rêves, ou aux sacs d'or et d'argent. Leurs

cœurs se vident d'autant que leurs escarcelles se remplissent. Si l'on pouvait photographier les fumées de leurs cerveaux, on obtiendrait des formes vaporeuses hydrocéphales marquées de tout ce que je viens d'énumérer.

Ils ont bien vécu ! vécu par la bête. Leur vie a été tellement remplie qu'ils n'ont jamais eu le temps de faire le bien. Ils ont ri de la morale et de la justice ; ils ont dit au pauvre : « Va-nu-pieds, tu n'es qu'un propre à rien, ôte-toi de mon chemin que tu gênes ; ils ont dit à l'homme victime de sa générosité : Misérable niais ! poursuis ta route sans nous demander rien.

. . . .

Ainsi, les grands faiseurs d'affaires qui ont travaillé pour le temps, sont tombés dans le vide désert et froid, dès qu'ils ont abordé le seuil de l'autre vie.

N'ayant aimé personne, ils n'ont trouvé personne.

Les rêves d'ambition qu'ils ont entretenus les hanteront toujours, mais aucune réalisation ne sera possible.

Un voile noir leur couvrira les yeux.

. . . .

C'est un éprouvé *réprouvé* que nous voyons ainsi devant notre œil observateur, chers amis ; ce type est abondant. L'époque où nous sommes offre mille moyens de salut à ces coupables devenus des souffrants. Le premier moyen, c'est notre pardon, notre amour, à nous qui avons assez de force pour oublier l'injustice et les mille amertumes de nos souvenirs.

Vous, les bons, combien n'avez-vous pas de persécuteurs et de spoliateurs dans le dénuement spirituel aujourd'hui ? Pensez à eux, plaignez-les.

Quels vœux plus agréables à Dieu, pourriez-vous former au commencement de notre heureuse année 1894, la treizième de notre œuvre régénératrice et première de votre justice rendue dans un succès divin, que ceux de demander grâce pour les chatiés ?

Des lumières ont sombré ou sombreront, une *Lumière* s'élèvera au-dessus des abimes du mal.

A cette heure décisive et solennelle, soyons grands et généreux et mettons le triomphe du cœur au-dessus de tout autre triomphe.

Vous qui êtes dans la Lumière même, au nom de Dieu, élèves bien aimés, écoutez votre affectueux professeur : Cherchez dans les ombres néfastes, les âmes perdues et troublées, allez à elles puisqu'elles ne sauraient venir à vous. Trouvez les isolés gémissants pour les consoler et les isolés endurcis pour leur pardonner. Secouez l'atonie des insensibles en ouvrant leurs oreilles aux échos des larmes ; apprenez-leur à aimer en les aimant.

Je suis avec vous pour vous aider à ce divin effort qui assurera, en les augmentant, tous vos triomphes promis.

LE VRAI SPIRITUALISME ET SES PRÉCURSEURS

(Suite)

Il y avait à l'armée d'Afrique plusieurs poncifs de ce genre. Daumas (1), par exemple, qui visitait en curieux, en poète, les tribus soulevées. Daumas avait une manière à lui de comprendre la conquête. Il remplaçait, dans ses fontes, les pistolets par des cigares, et les offrait aux chefs Marocains et Kabiles qu'il allait trouver, seul et désarmé, loin du camp français.

Et les chefs africains faisaient place sous la tente, à l'hôte, à l'ennemi, qui venait ainsi se confier à leur loyauté.

Il y aurait beaucoup à penser sur ce point, mais ce serait nous éloigner de notre sujet. Poursuivons.

Parmi les manuscrits de M. P. Christian,

(1) Ce qui n'empêcha pas le colonel Daumas de devenir plus tard général. — M. Jules Macheré, qui mourut commandant de place à l'Ile d'Aix, faisait de même.

nous trouvons un journal de l'expédition d'Algérie en 1844. Ce vieux cahier jauni a été tenu, on le voit, au hasard de la campagne. Il renferme bon nombre d'anecdotes et de pensées intimes sur lesquelles nous aurons occasion de revenir.

Une petite carte locale est annexée à ce manuscrit. Tracée à la main, elle indique les plus minces filets d'eau, les ravins et les rocs.

Ce coin ignoré d'Afrique devait garder une place dans la mémoire de Christian, car nous y voyons une petite croix à l'encre, et cette annotation tracée de sa main :

+ — *Place où j'ai tué le Kabile près d'un champ d'orge.*

En voici l'explication :

Christian, qui, à la manière de Daumas, était un pacifique, avait quitté un matin le maréchal Bugeaud, et, du pas tranquille de son cheval, poussait une petite pointe vers l'inconnu.

Assez éloigné des retranchements français, il avait déjà exploré quelques ruines romaines et se disposait au retour, lorsque la malechance le guida vers des terrains mouvants.

« Mon cheval, dit-il lui-même, s'enterrait des quatre pieds. Bientôt il s'enlisa jusqu'au poitrail. Un effort qu'il fit le jeta sur le flanc. J'étais presque enterré et immobilisé par son poids. Seul, mon bras droit restait libre hors de la sablonnière.

Le cheval avait poussé un hennissement dont le résultat avait été d'amener à la lisière d'un champ d'orge un gigantesque Kabile, bronzé, presque noir.

Armé d'un long sabre oriental, le Kabile vint reconnaître l'homme à moitié enterré. Voyant en lui un Français, un envahisseur, un éclair sinistre illumina son regard. Il fit tourbillonner son arme qui vint s'abattre en sifflant sur un pistolet d'arçon que Christian avait tiré de sa fonte de droite, et avec lequel il put, heureusement, parer ce premier coup.

La situation était critique, car les pistolets de Christian n'étaient jamais chargés.

Instinctivement, pensant intimider le Kabile, Christian l'ajusta aux yeux, et machinalement pressa la détente...

Le coup partit, et la cervelle de l'homme noir jaillit par son crâne fracassé.

Ce n'était pas un miracle ! ou bien, c'était un miracle de l'amitié.

M. Jules Macheré, qui n'approuvait pas toujours les imprudences de son ami Christian, lui avait subtilement chargé ses armes avant son départ du camp.

Christian serait peut-être mort, prisonnier de la fondrière, à côté du cadavre de son agresseur, si un petit détachement de chasseurs, conduits par Pélissier, n'étaient fortuitement venus le tirer de sa situation dangereuse (1).

Il quitta l'Afrique après la bataille d'Isly.

Des années ont passé, lorsque nous le retrouvons auprès de Balzac. Christian est toujours sensitif mais il est encore sceptique Cependant, il est sur la bonne voie ; son cœur l'y a placé et le mènera au but. Voyons comment la définitive lumière se fit en lui :

« Dans une de ces ravissantes causeries dont la mémoire est encore chère à tous les penseurs, Honoré de Balzac me disait, un soir, en montrant le ciel étoilé :

« — Niez, ami, tant que vous voudrez, la haute science des vieux Mages de la Chaldée ou de l'Egypte, cela n'empêchera pas ces mondes infinis de tourner sur leur axe immuable. Vous êtes libre de nier la lumière, mais vous ne sauriez éteindre ses rayons. Quant à moi, ma conviction ne peut plus chanceler, car elle s'appuie sur des études assez nombreuses et sur des preuves trop saisissantes. Oui, je le répète, chacun de nous est NOMMÉ là-haut, en même temps qu'ici-bas, c'est-à-dire prédestiné, voué, par les lois mathématiques de la sagesse incréée, à une série d'épreuves plus ou moins fatales, avant même qu'il ait fait le premier pas vers son avenir inconnu.

« — Allons donc !... m'écriai-je un peu étourdiment. Une pareille certitude, si elle pouvait exister et se justifier, serait trop désespérante. Elle rendrait l'intelligence inerte, l'activité sans but, la volonté inutile, et l'homme, découronné de ses facultés morales, ne serait plus qu'un rouage de l'univers...

« — Vous oubliez, reprit froidement Balzac, cette parole du Christ : « Si quelqu'un veut

(1) Nous avons vu, chez M. Christian fils qui la conserve, l'arme dont s'est servi le Kabile. C'est un long sabre oriental, gravé et damasquiné d'or. Sur la même panoplie, est un pistolet d'arçon dont le canon porte une forte entaille.

devenir parfait, qu'il prenne sa croix sur ses épaules, et qu'il me suive. » Or, prendre sa croix, c'est se résigner; toute la morale du monde est dans la patience. Toute la grandeur de notre être est le fruit de la soumission et du sacrifice : hors de cette loi d'ordre divin, point de vérité, et, par conséquent, point de salut.

« Dieu taille à son gré la croix de chacun de nous; mais, pour qui l'accepte avec obéissance, il éclaire parfois la voie douloureuse, et découvre, de loin, devant ses pas fatigués, le seuil du champs de repos.

« Parfois aussi, de puissantes intelligences, anges exilés, peut-être, pour avoir voulu trop connaître, ont apporté sur la terre quelques feuillets arrachés du Livre des Destins. C'est là, au reste, une tradition que notre incrédulité diffame depuis vingt siècles, mais qui ne s'effacera jamais, tant l'inconnu a de prestige, et tant l'avenir nous passionne.

« — Je le veux bien, dis-je encore. Mais la raison, qui a ses droits, demande aussi comment peut s'obtenir une vision quelconque de l'AVENIR ?... l'avenir, la plus impalpable des choses !

« — Le COMMENT, poursuivit l'illustre auteur de SÉRAPHITA, le COMMENT se dévoile à toute heure, pour qui sait mesurer l'immense dôme des cieux, Bible vivante dont chaque astre est une lettre, chaque constellation une phrase, chaque phénomène une page, chaque évolution solaire un volume.

« Le POURQUOI m'embarrasse, mais la réponse existe assurément quelque part. Des hommes l'ont autrefois possédée, toute l'histoire l'atteste, d'autres hommes, sans doute, la retrouveront un jour. Acceptons le fait, en attendant qu'un nouvel Hermès nous en rapporte la clef. C'est un mystère comme il y en a tant, et auquel il ne faut pas appliquer, pour le comprendre, les petites règles de nos petits raisonnements.

« D'ailleurs, je ne suis point seul à croire à cette alliance merveilleuse du NOM et de l'HOMME qui s'en revêt, comme d'un talisman divin ou infernal, soit pour éclairer son passage sur la terre, soit pour l'incendier. De très graves esprits ont adopté cette opinion, et, chose rare, la foule est, en cela, d'accord avec les penseurs : or, la foule, c'est le bon sens multiplié par l'expérience.

« Je ne voudrais donc pas prendre sur moi d'affirmer que les NOMS n'exercent aucune influence sur la DESTINÉE. Entre les faits de la vie réelle et le nom de l'homme ou de la femme dont ils deviennent l'histoire, on a souvent observé de secrètes, d'inexplicables concordances, ou des désaccords visibles qui surprennent. Souvent des corrélations lointaines, étranges, mais efficaces, se sont révélées. Notre globe est plein : tout s'y tient. Peut-être reviendra-t-on quelque jour aux sciences occultes. Pensez-y donc quelquefois, ce ne sera pas du temps perdu.

« Nous nous quittâmes alors, lui convaincu, moi toujours sceptique. J'allais partir pour un lointain voyage, et la mort nous empêcha de nous revoir. Mais j'avais emporté sa pensée, comme un germe tombé dans mon âme; et tout germe, tôt ou tard, produit fleur et fruit.

« Honoré de Balzac, génie profond, noble cœur, était parmi nous une étoile de ce monde supérieur dont le regard interroge sans cesse l'Orient de toute chose. Son esprit, toujours en avant du siècle, planait sans vertige sur l'abîme éternel.

« Il s'est effacé de la vie terrestre, à l'apogée de sa force intellectuelle, en découvrant l'ABSOLU; il s'est évaporé, comme l'encens, dans les fulgurations de cette divine lumière qui consume tout ce qui l'approche.

« Le voile est retombé, derrière lui, sur sa face de sphinx, et les Christophe Colomb du monde invisible ont repris, comme le Juif errant, leur bâton de voyage.

« Mais la foi de Balzac est-elle morte avec lui ? Et, à défaut du nouvel Hermès qui nous manque pour déchiffrer le problème, serait-il bien absurde de croire que l'Auteur de la Vie universelle prête, quand il lui plait, à quelques êtres privilégiés, le sublime pouvoir de sonder, au moins, jusqu'à une certaine profondeur, la source des causes et des effets secondaires ?...

« Pour parler nettement, l'ART D'INTERROGER L'AVENIR est-il une vieille SCIENCE, ou une antique ERREUR ?

« Ne riez point de la pudeur philosophique qui arrête au bout de ma plume une réponse trop hâtive.

« Le premier qui parla de faire marcher un navire contre vents et tempêtes, au moyen d'une chaudière, fut un peu traité de fou.

« Aujourd'hui, le modeste épicier fait broyer son cacao par le même moteur qui entraine une flotte, et le passant s'arrête devant ses vitrines, plutôt par friandise que par admiration.

« Le premier qui désarma la foudre en lui opposant une verge de fer, fit bien peu de bruit dans le monde, et ne mourut pas riche.

« Aujourd'hui, ce terrible fluide électrique devient, par mille applications, le serviteur soumis de nos besoins ou de nos fantaisies. En quelques heures, il fait converser la France avec la Chine. Supprimer l'espace et le temps nous semble un jeu d'enfants, parce que nous trouvons à peu de frais ce pouvoir sous notre main.

« Qui sait où s'arrêtera l'audace humaine dans le champ de ses victoires et conquêtes sur les puissances occultes de l'Univers?...

« Pourquoi ne pas admettre comme possible, — j'allais dire PROBABLE, — qu'un jour viendra, où, par la grâce de quelque obscur pionner des hautes études, l'art de lire, à toute distance, l'histoire anticipée de la vie, sera mis, comme la vapeur et comme l'électricité, à la portée de tout le monde ?

« Folie!... crieront les esprits forts, les singes de Voltaire.

« Folie, soit. Mais crier n'est pas répondre (1).

(*A suivre.*)

(1) P. CHRISTIAN. Extrait de la préface de l'*Homme rouge des Tuileries.*

LA REINE ZINZARAH

C'est par erreur que plusieurs de nos lecteurs ont cru que *La Reine Zinzarah* paraitrait dans la *Lumière*. Ce livre remarquable à tous les points de vue, est **édité à** *La Lumière;* donc il faut l'acheter si on tient à le lire. Le prix est de 3 francs. Quelques détails sur la *Messe Noire*, font que cet ouvrage ne doit pas être lu par les jeunes filles ; en dehors de cela, tout y est entrainant, correct et particulièrement instructif sur la vie et les secrets des gitanas.

NÉOLITA LA DRUIDESSE

Par CHRISTIAN fils

Non loin de la ville de C..., dans l'antique pays Chartrain, il est un bois épais, qui malgré sa grande étendue, n'est qu'un très petit reste de l'ancienne forêt d'*Autricum.*

Au temps des Gaules, avant que les Romains n'aient achevé de les conquérir, cette forêt couvait de vastes territoires, et les Druides se livraient, sous son ombre, aux mystérieuses pratiques d'un culte presque ignoré de nos jours.

C'était alors une forêt sacrée. Dans les circonstances graves pour la nation, les guerriers, y recevaient, pour aller combattre, les enseignes de bataille portant l'effigie du Sanglier gaulois.

Par la tradition, la forêt d'Autricum, ou plutôt des Carnutes, se lie à jamais, à l'histoire de notre pays.

La Gaule était envahie.

Partout, l'armée romaine triomphait, par sa nouvelle tactique, des combattants gaulois qui ne savaient alors montrer que du courage et le mépris de la mort.

Devant l'affreuse hécatombe de ses enfants, la Patrie restait consternée.

Mais Vercingétorix, devint le chef improvisé d'un dernier soulèvement contre l'envahisseur.

Il convoqua les chefs gaulois dans la grande forêt des Carnutes, et là, il leur proposa, comme suprême moyen de résistance, l'incendie général de la Gaule.

Cette assemblée des derniers héros de l'indépendance se tint de nuit. Tous les chefs convoqués s'y trouvaient, l'âme pleine de soucis, car il s'agissait du salut ou de la ruine. Les

craintes étaient unanimes et les plans de défense remplis d'incertitude.

Vercingétorix, le jeune chef venu des monts Arvernes, frappant trois fois de sa hâche l'orbe de son bouclier, demanda la parole aux vieillards.

« Je viens des hautes terres, dit-il d'une voix sonore, et l'on me nomme le chef des Cent vallées. J'ai le droit d'être entendu, parce que l'ennemi ne m'a jamais vu baisser les yeux. Malgré les victoires du fils de la Louve, les hommes ne manquent pas encore sur le sol gallique. Tous les braves ont-ils donc péri ? Si vous n'avez plus d'armes, déterrez les ossements de vos pères ! Si les Romains sont plus forts que vous, reculez devant eux, mais en creusant vos tombes : quand la liberté n est plus sur la terre, elle est dessous ! »

Les chefs gaulois admiraient l'énergie de cet homme inconnu qui parlait de vaincre contre toute espérance.

— Fils des Montagnes, lui dit l'un d'eux, nous avons comme toi du courage, mais nos ressources sont épuisées. Où sont les tiennes ?

— Les miennes, s'écria Vercingétorix, ce sont les torches de l'incendie !

« Quand nous aurons brûlé nos bourgades, et qu'il ne restera plus un toit sous lequel se puisse abriter un Romain ; quand nos forêts en feu secoueront sur les aigles d'Italie leur chevelure ardente, il faudra bien que l'étranger recule !... Les torrents d'eau se noient dans les fleuves, les torrents d'hommes dans le désert. A l'heure qu'il est, l'Auvergne entière s'embrase : elle vous convie tous aux funérailles de l'indépendance !... »

Sauvage résolution, mais unique chance de salut, l'incendie générale des Gaules fut décidé par la foule avec un lugubre enthousiasme. La peuplade du pays Chartrain qui éclairait aux flambeaux cette assemblée nationale, alluma les vieux chênes de sa forêt sacrée, pour donner au loin le premier signal du terrible sacrifice.

Une large traînée de feu, sur laquelle, de distance en distance, s'élevaient comme de hauts foyers, les villes en fusion, s'établit en peu de jours autour de l'armée romaine, et l'enveloppa entre l'ennemi et la disette.

Mais le dévouement fut incomplet : Bourges supplia pour ses richesses... Conquise par César, malgré son héroïque résistance, il y trouva d'immenses approvisionnements qui sauvèrent son armée d'un désastre.

L'indépendance de la Gaule eut un peu plus tard, Alésia pour tombeau...

Le restant de forêt dont nous parlons plus haut, montre encore de nos jours, les traces nombreuses du passage de nos ancêtres.

Ici, l'archéologue peut suivre l'enceinte circulaire d'un « Cromlech » qui disparaît presque sous les frondaisons d'une végétation active. Là, est un dolmen, dont la gigantesque toiture est formée d'une seule pierre plate. Son poids énorme fait songer à la prodigieuse somme d'efforts qu'il a fallu déployer, pour l'élever sur ses supports.

A différentes époques, des fouilles ont été pratiquées sous les grands arbres de ce bois. Souvent elles ont fourni à l'histoire d'intéressants documents.

Un jour, c'est la découverte d'une « fabrique de haches » ou d'un « atelier de potier ».

Une autre fois, c'est un « four à incinération » qui y révèle sa construction à titre définitif. Des objets de bronze, relevés à proximité, témoignent qu'à cette période de notre développement, la crémation était un usage adopté et suivi.

Il y a peu d'années, on trouvait au pied d'un chêne, non loin d'un cromlech, le squelette d'un antique guerrier, enfoui à une petite profondeur.

Réduit presque à l'état de poussière, le squelette ne se devinait qu'à ses os forts qui seuls avaient résisté à l'action destructive des temps.

La tête était presque entière, et sur le frontal se voyait encore la trace d'une brisure.

Un collier d'amulettes, à triple rang, était relevé à la hauteur du cou. D'après l'examen des archéologues, les objets symboliques qui le composaient, étaient identiquement semblables à ceux d'autres colliers trouvés en Germanie.

Près du corps du guerrier avait été déposée sa hache de bronze, dont le taillant ébréché révélait ainsi les traces de son sanglant usage.

Mais, ce qui surprit davantage les témoins bracelet d'or, un bracelet de femme, dont les ciselures exquises montraient des attributs

de cette exhumation, ce fut la découverte d'un gaulois. Par sa position, ce bijou semblait avoir été lancé là, au cours d'une inhumation précipitée.

Cette particularité des funérailles d'un guerrier germain sur le sol gallique, serait capable d'inspirer un poète. Mais nous ne voulons pas nous laisser distraire de notre tâche, qui est de narrer, aussi fidèlement que possible, l'étrange aventure dont le trop sentimental Ludovic de R... fut le malheureux héros.

Le bois que nous venons de décrire en fut le théâtre.

⁂

Ludovic de R... avait, à l'époque, trente-quatre ans.

Sa nature rêveuse et sensitive avait été, pour lui, une cause de nombreux déboires, ou de désillusions parfois cruelles.

Orphelin de bonne heure, il avait fait d'excellentes études dans un collège qu'il est inutile de spécifier, mais d'où son tuteur ne le laissa partir que muni du double diplôme de bachelier ès-lettres et ès-sciences. Ludovic suivit alors les cours de l'Ecole des Chartes; y gagna brillamment le titre officiel d'archiviste-paléographe, mais ce fut tout. Aucune situation ne vint s'offrir à lui.

Ludovic venait de passer l'âge de l'étudiant. N'ayant plus d'école à fréquenter, il suffit à son tempérament, un peu maladif peut-être, de quelque temps d'inaction forcée pour lui faire ressentir l'angoisse d'être seul, et à jamais privé de ces affections qui ne se remplacent pas. C'était comme un grand orphelin de vingt-cinq ans, tout frissonnant de solitude.

Possesseur d'une fortune modeste, mais pouvant suffire à ses goûts simples, il chercha d'abord, dans les voyages, un dérivatif à ses pensers inquiets.

Il partit à l'aventure.

C'est ainsi que l'éternelle famille de touristes anglais, le croisa rêvant sur les lagunes de Venise, et le retrouva dans Jérusalem, la tête inclinée pensive, auprès du Saint Sépulcre.

Des « sierras » d'Espagne, la même famille le rencontra sur la cime du Mont Blanc.

Puis à Rome, puis à Heidelberg, la cité des philosophes...

Le remède n'agit point sans doute, car il revint à Paris plus maladif que jamais. Déjà, il songeait à aller terminer dans une cellule de la Grande Chartreuse une existence dont le but lui échappait, lorsque ses amis, — il en avait quelques-uns, — firent à son insu une démarche en sa faveur auprès du ministre.

Le poste de bibliothécaire archiviste à C... était justement vacant : le ministre n'hésita pas à y nommer Ludovic de R...

Le jeune homme quitta Paris aussitôt et vint à C..., où le préfet, homme aimable, l'installa dans ses nouvelles fonctions. Au bout de quelques mois, Ludovic y était acclimaté. Il consacrait ses loisirs à l'archéologie, cette rêveuse des rêveuses; et plusieurs fois, les habitants de C... lurent dans le journal de la localité, les dissertations savantes autant que judicieuses de leur nouvel archiviste, sur les antiquités de la région. Les habitants de C... sont fiers de leurs origines, et, sans le savoir, Ludovic les prenait ainsi par leur côté faible. Pour lui, les salons s'ouvrirent bientôt ; le sourire aimable l'accueillit partout.

La province est ainsi.

Elle pardonnait à Ludovic de n'être pas un enfant du lieu.

Le jeune savant se sentait revivre sous l'effusion d'une sympathie franchement témoignée.

Avec la santé morale, le goût du travail suivi semblait naître en lui.

Tout saisi d'une noble émulation, il entreprit de découvrir à lui seul bien d'autres témoignages de la *préhistorique* renommée de C..., afin de pouvoir en doter le musée local.

Sur ce sujet, l'antique « bois sacré », assez proche de la ville, appela tout d'abord son attention, lui sembla le lieu tout désigné de ses premières recherches.

Il s'y rendit un matin.

Depuis plusieurs heures, Ludovic errait sous l'épaisse ramure de ces chênes séculaires, et n'avait rien trouvé, qui ne fut déjà connu. Un peu fatigué de sa course, il était venu s'asseoir au centre d'un cromlech, dont la société archéologique du chef-lieu avait dès longtemps donné le plan et les mesures dans ses très doctes procès-verbaux. Là, il s'était mis à réfléchir aux moyens à employer pour conduire, sous bois, une fouille sérieuse et concluante, lorsque

ses yeux se portèrent machinalement vers un monticule assez élevé qui lui faisait face.

Ce monticule, très étendu à la base, pouvait avoir de cinq à six mètres de hauteur.

Bien que recouvert d'une herbe touffue, de buissons et d'arbres, le dit monticule intéressa notre archéologue par la régularité de sa forme.

— Impossible que ce soit naturel! dit-il soudain. C'est intentionnel, tout ce qu'il y a de plus intentionnel!...

Et quittant sa place, il s'accrocha aux flancs du monticule, prêt à en faire une soigneuse exploration, de la base au sommet.

Parmi les lianes et les ronces, quelques blocs granitiques, rongés par la mousse, se montraient çà et là.

L'archéologue, tout à sa science, déblayait de ses mains, grattait de ses ongles, voulant trouver quelque indice de travail humain.

Il était arrivé à peu près au tiers du monticule, lorsque le terrain s'effondra tout à coup sous ses pieds.

Cachée par un buisson, dissimulée sous les broussailles, une dalle énorme, posée à ras du sol, et formant comme le couvercle d'un piège inconnu, venait de faire bascule.

Sans doute, elle avait été disposée à cet effet, car le poids du jeune homme, venant se placer à l'une de ses extrémité, avait suffi pour déterminer un mouvement de balance au pesant monolithe qui reposait, sournoisement, en manière de barre de T, sur un support plus étroit caché sous terre.

Ludovic, perdant soudainement l'équilibre, roula dans une fosse. Alors, la pierre délestée du poids qui l'avait fait basculer, regagna sa position première avec la vitesse d'un boulet. Ayant exactement les dimensions de l'orifice qu'elle servait à masquer, elle formait la toiture d'un étroit caveau au fond duquel le jeune savant était enseveli.

L'obscurité était complète.

Le malheureux se releva tout étourdi.

Dans sa chute, il s'était blessé au front. Il sentait son sang couler sur son visage.

Tout d'abord, l'instinct lui commanda d'élever les bras vers la voûte, mais ses mains n'atteignirent pas au couvercle de l'étrange sépulcre.

Alors la peur, nerveuse et terrible, s'empara de son cerveau. Perdant tout sang-froid, il poussa des appels désespérés, des cris d'épouvante auxquels rien ne répondit.

L'émotion de cette crise le jeta évanoui au fond de son tombeau.

Être enterré vivant!... au fond d'un bois... cette idée ferait pâlir les plus braves.

Ludovic avait du courage, mais l'horreur de sa situation lui ôta toute faculté de penser.

Assurément le hasard venait de lui livrer le secret de fermeture d'un monument gaulois, de quelque antique tumulus, dont la construction, en pleine forêt, s'était avec le temps dissimulée sous la végétation.

Le système de fermeture de ce tumulus, devait, évidemment, reposer sur le principe des « pierres branlantes ».

De plus — et d'accord en cela avec le bon sens — de même qu'on y pouvait entrer, on devait en pouvoir sortir.

Tout bon archéologue philosophe, en son cabinet, eût établi cette vérité *à priori*... Mais, à plusieurs pieds sous terre, séparé des vivants par une dalle de quelques milliers de kilogrammes, l'esprit de froide analyse a le droit de faire faillite.

C'était le cas de Ludovic, qui reprit enfin ses sens, sous la froide caresse d'un courant d'air.

Tant bien que mal, il se remit sur pieds.

Sa prison n'était pas large. Au centre, s'élevait comme un fort pilier, le support de la pierre équilibrée.

En tâtant les murs, le jeune homme voulut faire le tour de l'étroit caveau.

Son exploration fut courte.

Désespéré, il allait se retrouver à son point de départ, lorsque ses mains plongèrent dans le vide.

Une issue s'ouvrait devant lui!

Avec des précautions infinies, sondant le terrain à chaque pas, Ludovic s'y engagea.

Longtemps, il suivit un étroit couloir construit sur un plan circulaire semblant contourner, intérieurement, le monticule.

Tout à coup, il lui sembla que l'étrange labyrinthe s'éclairait devant lui d'une faible clarté.

— Non. Il ne se trompait pas. C'était bien le jour, le salut peut-être!...

L'espoir au cœur, le jeune homme avança avec plus de résolution.

Sur sa gauche, il vit une porte voûtée. En quelques pas, il en atteignit le seuil.

Mais, là, ses genoux tremblèrent sous lui. De ses yeux agrandis, il regarda comme regardent les fous, un étrange spectacle.

Cloué sur place, au seuil de la basse entrée, son attitude révélait la surprise, la crainte, l'extase...

La porte qu'il venait d'atteindre s'ouvrait sur la « chambre sépulcrale » du tumulus. Une vaste salle, voûtée en hémisphère, dont une étroite ouverture, percée vers le sommet, éclairait faiblement l'intérieur. Cette trouée de muraille, une sorte de canal en déclivité, était en partie obstruée par un amoncellement de verdure. Mais, en raison de sa pente, elle avait résisté à une obstruction plus complète.

La construction de ce tumulus remontait à une époque inconnue.

Son architecture, ses dimensions colossales inusitées dans l'ancienne Gaule, laissaient supposer que son édification était l'œuvre d'un peuple étranger.

L'âge de la pierre, puis celui du bronze, avaient laissé leurs traces sur le sol de l'antique hypogée.

Des pointes de lances et des pointes de flèches, en silex, étaient mêlées à terre à des dents d'animaux, à des bracelets d'os, à des perles d'ambre. Puis des haches, en serpentine et en néphrite, emmanchées de bois de cerf.

En grand nombre, et symétriquement disposés, se voyaient aussi de ces couteaux de pierre, taillés en longues amandes, et baptisés, par les archéologues : « pointes en feuille de laurier ».

Tous ces débris attestaient le passage en ce lieu, de l'homme encore réduit au travail de la pierre.

Des crânes humains, au sommet desquels manquait une rondelle osseuse, étalaient plus loin leur alignement sinistre.

Muets témoins d'un culte qu'on n'ose à peine supposer, le culte néolithique, ils rappelaient la sanglante initiation sacerdotale aux rites du dieu-femme à tête d'oiseau, la sanguinaire déesse de ces temps disparus.

Non loin d'eux, des ossements humains, carbonisés, rappelaient les effroyables sacrifices que la déesse-mère se faisait offrir.

L'époque du bronze s'y révélait ensuite par des anneaux, des bracelets et des haches de ce métal. Puis des urnes noires, contenant les cendres des morts.

Ces urnes semblaient soudées ensemble, par une végétation fantastique. Dans leurs intervalles, étaient nées et s'y écrasaient, des touffes de cryptogames aux formes les plus colossales et les plus étranges.

D'un coup d'œil, le jeune savant avait vu, ou plutôt deviné toutes ces choses. Mais ces vestiges d'un âge éteint ne pouvaient être l'unique cause de la surprise qui lui comprimait le cœur.

Un autre spectacle, inattendu, semblant créé par le délire d'un songe, le retenait cloué au seuil de ce reliquaire de la préhistoire.

Au milieu de la chambre funéraire, une jeune femme vêtue de blanc reposait sur un lit de feuillage.

Sans regards terrestres, ses grands yeux bruns, aux longs cils, semblaient interroger une vision au delà de la vie. Le cercle bleuâtre qui les entourait donnait au visage pâle de l'idéale inconnue, un caractère de mystérieuse souffrance.

Elle portait une couronne de chêne. A sa ceinture était fixée une faucille d'or.

Sous sa tunique blanche, dont le tissu semblait être d'une grande finesse, se révélaient les formes sculpturales d'un corps robuste et fort.

Sa poitrine, d'un parfait développement, faisait sembler trop étroite la tunique qui la couvrait. Sa taille, dont les dix doigts auraient formé la ceinture, était serrée d'une bandelette retenue par deux boucles d'or.

Ses mains, deux merveilles, empruntaient une grâce nouvelle aux bagues dont elles étaient chargées. Ses bras, aux splendides contours, eussent inspiré Phidias pour un chef-d'œuvre immortel.

On eut dit une apparition de l'antique Velleda. Ainsi que la prêtresse de Germanie, l'inconnue avait cette expression de rêve et de mystère. Mais l'exquise perfection de son corps de déesse faisait aussitôt songer aux enchaînements de Thaïs, aux séductions de Cléopâtre...

Ludovic ne pouvait quitter des yeux cet archange, messager d'un ciel ignoré, lorsque tout à coup, son regard s'étant rencontré avec celui de la jeune femme, il sentit qu'une puissance fascinatrice, irrésistible, dominait tout son être...

Attiré vers elle par une force invisible, le jeune homme n'essaya pas de lutter.

Sans résister, et comme s'il n'eût attendu que cet instant, il quitta son immobilité et vint tomber à genoux près du lit de feuillage.

Il était transfiguré.

Soudainement réchauffé d'inexprimables embrasements, son cœur, en une envolée de secondes, venait de s'ouvrir à des bonheurs ignorés.

Sous l'irradiation d'un indéfinissable charme, ce cœur, brusquement, comme un papillon qui brise son enveloppe, venait de recevoir la révélation de la vie. Son seul désir était de s'élancer, heureux, vers les nouveaux cieux qui venaient de s'ouvrir.

Pour la première fois, la passion, soudaine, fantastique, comprimant ce cœur vierge, allait, de toute la force de son étouffante puissance, demander compte au jeune savant d'un redoutable arriéré.

D'une voix qui n'était plus la sienne, avec des mots qu'il n'avait jamais prononcés :

— Réalité ou rêve ! dit-il, l'esprit vacillant, en s'adressant à l'inconnue. — Oh ! ne brise pas le charme qui me séduit, m'écrase et m'enchaîne !... Mais laisse-moi ainsi. Je veux bien mourir à l'instant, s'il le faut, pour y rester toujours.

La jeune femme, à ces mots, tourna ses regards vers Ludovic.

Dans un antique langage, celui que parlaient les Celtes, et que le jeune savant sait comprendre, elle répond :

— Je t'attendais, Ludwig. Ne le pensais-tu pas ?... Oh ! comme tu as tardé à quitter le séjour des ombres. — Mais... tu es couvert de sang ! — Ah ! oui... je me souviens. Les guerriers de Rome auxquels tu m'as arrachée.

Ils ont brisé ton front...

Toi, Ludwig, dont la hache terrible savait broyer l'armure ennemie, tu aimais combattre sans songer à toi-même.

Mais, tu ne me dis rien !... Parle-moi, Ludwig. — Et mon père, le dernier défenseur de nos terres envahies ? — Tu l'as vu ?

Le César de Rome l'a vaincu, je le sais, l'aurait-il tué ? dis-le moi, Ludwig. As-tu rencontré mon père au séjour des Morts ?...

A ce souvenir, des larmes vinrent aux yeux de la jeune femme.

— Alise ! Alise... dit-elle dans un sanglot ; — talisman libérateur auquel se rattacha le dernier espoir de ma nation ; tu as bien résisté, courageuse ville... Ta défense a été le digne chant de mort de ma patrie vaincue !...

La jeune femme cessa de parler. Silencieusement, elle pleurait.

La surprise ramena la faculté de penser au cerveau de Ludovic.

Toujours agenouillé aux pieds de l'inconnue, il se demandait de quel drame étrange il était témoin.

Comment s'expliquer la présence, en ce lieu, de cette femme idéalement belle, dont le discours faisait revivre des événements si lointains, et les rapportait dans l'antique langage des Gaulois ?

(*A suivre.*)

ACTUALITÉS

Le Congrès des Religions

Extraits du *Temps* :

« ... Quand fut lancée l'année dernière l'idée de réunir en un congrès universel les représentants de toutes les grandes religions qui se partagent encore l'humanité, elle ne rencontra, du moins sur notre vieux continent, qu'un sourire d'incrédulité. Ou bien, disait-on, ce congrès ne se réunira point, ou bien on n'y verra que des *déclassés* religieux n'ayant ni autorité ni mandat pour parler au nom des religions invitées, ou bien enfin on assistera de nouveau à la confusion des langues et à l'histoire de la tour de Babel. Tous ces pronostics ont été déçus. La réunion a eu lieu. Des représentants de tous les cultes y ont pris part et l'on ne s'est point disputé. Bien plus, au lieu des anciens anathèmes, on n'a eu qu'à enregistrer les mani-

festations les plus loyales et les plus dignes d'une fraternité religieuse et humaine à la fois.

Ce miracle, — car c'en est un par rapport au passé sinon par rapport à l'avenir, — avait été rendu possible, hâtons-nous de le dire, par le tact et l'esprit libéral des organisateurs de cette originale entreprise, M. Charles Bonney et le révérend J. H. Barrows qui en avaient dressé le programme et réglé la marche avec beaucoup d'intelligence et de soin. La polémique en était bannie par avance et le plus sympathique respect pour toutes les croyances, même pour les plus éloignées de la foi chrétienne, strictement garanti. Chacun des délégués, s'était engagé à exposer simplement les doctrines de sa religion et ce que, d'après lui, l'humanité en a pu retirer de profit pratique et d'amélioration morale ou matérielle. Le règlement a été scrupuleusement observé et, chose inattendue peut-être, tous les rapports ou discours conçus à ce point de vue pratique et positif, au lieu de se heurter, ont paru conspirer à la même fin et former une grande et admirable symphonie où se traduisait l'unité des aspirations religieuses de toute l'humanité.

Avant de parler aux oreilles et à l'esprit, le congrès offrait un spectacle qui parlait aux yeux. Représentez-vous dans la plus grande salle du palais des Arts de Chicago, devant un auditoire de trois à quatre mille assistants, sur une estrade large et élevée de ce groupe de cent-cinquante à deux cents prêtres et théologiens, chacun avec son costume religieux et ses insignes caractéristiques, formant une sorte d'arc-en-ciel où sur le fond noir des lévites, des clergymen anglais se détachaient la robe rouge du cardinal Gibbon, les soutanes violettes des évêques ses collègues, les robes jaunes ou blanches des brahmines et des prêtres japonais, sans parler de quelques déléguees du sexe féminin qui ajoutaient à la richesse des couleurs du tableau sans en troubler la sévère harmonie. Ce fut un moment solennel que celui de l'ouverture de ces réunions publiques quand, avec l'assentiment de tous les congressistes, le cardinal Gibbon se leva et inaugura les travaux du congrès en récitant à haute voix le *Pater*. Consultés auparavant, tous les congressistes avaient accepté la prière du Christ comme pouvant servir de prière universelle et commune. Toutes les religions ne donnent-elles pas à leur Dieu le nom de Père, et toutes ne prêchent-elles pas ou ne demandent-elles pas le pardon des injures et le triomphe de la fraternité et de la justice ?

Pendant dix-sept jours, ces réunions se renouvelèrent et l'intérêt, loin de se ralentir, allait grandissant jusqu'à la fin. On a successivement entendu les rapports ou discours de cinq ou six prêtres japonais sur le shintoïsme et le bouddhisme de leur pays, deux ou trois mandarins sur le culte chinois à Pékin, à Shangaï et sur la religion de Confucius, deux ou trois représentants (l'un n'était rien moins que le frère du roi de Siam) du bouddhisme de l'Indo-Chine et de Ceylan, qui ont raconté ce que les hommes doivent au Bouddha. Quelques brahmines fort distingués ont fait l'apologie du brahmanisme, en commentant cette parole des Védas : « Je suis, dit le Seigneur, dans toute religion, comme le fil invisible dans un collier de perles. » Après les représentants de l'indouisme orthodoxe, on a entendu les apôtres du Brahma Somaj, cette société de Dieu fondée en 1830 pour réformer la vieille religion populaire. Les Parsis, les musulmans ont eu leur tour. Le judaïsme, représenté par douze délégués, rabbins ou savants, a fait très haute figure. Après avoir rappelé ce que la civilisation doit au judaïsme, M. Lyon, de l'université de Harward, a rendu un solennel et religieux hommage au fondateur du christianisme, à Jésus de Nazareth « le dernier et le plus grand des prophètes ». L'antisémitisme ne semble pas encore avoir traversé l'Océan. Deux hauts dignitaires, l'un au nom de l'Eglise grecque, Mgr Latas, archevêque de Corfou, et Mgr Ireland, de l'Eglise catholique, ont dignement répondu à cette attitude par des paroles d'une chaleureuse sympathie pour Israël. Le premier a profité de l'occasion pour démentir une fois de plus, aux applaudissements de l'immense auditoire, la vieille et absurde légende d'après laquelle les juifs auraient besoin de sang chrétien pour célébrer la fête de la Pâques.

C'est parmi les rabbins juifs et les théologiens protestants que s'est le plus manifestée la division intérieure des esprits entre deux courants : l'un d'une fidélité plus stricte au passé et d'une orthodoxie plus jalouse et plus conservatrice des vieilles formules et des vieux rites; l'autre, plus large et plus moderne, d'interprétation symbolique et d'un sentiment religieux plus ouvert et plus accommodant aux formes les plus diverses.

Il faut enfin arriver aux prélats catholiques romains. Leur seule présence dans un tel congrès était déjà fort éloquente. Leurs discours l'ont été plus encore. Il y a bien eu une ou deux manifestations du vieil esprit de domination et d'intransigeance. Mais elles ont été comme emportées et noyées dans un courant d'esprit large et de chrétienne fraternité, déterminé surtout par les paroles chaudes et enthousiastes du cardinal Gibbon, de Mgr Ireland, dont le passage à Paris a produit une si grande sensation, et par l'archevêque de la Nouvelle-Zélande, Mgr Redwood, venu tout exprès

des antipodes pour assister à ce congrès. « Je ne prétends pas, a dit ce vénérable prélat, en tant que catholique posséder toute la vérité et être en état de résoudre tous les problèmes. Je sais apprécier toute la charité et les éléments de vérité qui se trouvent hors de mon Eglise. Christ seul a pu dire : « Je suis la vérité. » Partout où il y a quelque vérité, il y a quelque chose de digne de respect non seulement de la part de l'homme, mais de la part de Jésus-Christ. L'homme n'est pas seulement un être moral; il est un être social. Or, la condition de son développement et de sa prospérité, c'est qu'il soit libre, libre sans doute en matière politique, mais aussi en matière religieuse. Aussi j'appelle de tous mes vœux le jour où partout sera extirpée cette idée fausse qu'on doit opprimer l'homme pour cause de religion; seule la charité peut amener les hommes à la lumière. » On peut dire que par de si libérales déclarations la base du congrès des religions était assurée, et l'on comprend qu'il ait réussi et laissé une grande et bienfaisante impression du moment que cet esprit y soufflait.

Tout cela paraîtra fort nouveau et fort surprenant à notre vieille Europe ; tout cela n'est, cependant, que le fruit naturel de trois siècles de progrès politique, de science impartiale et de relations chaque jour plus fréquentes entre les hommes. Les barrières religieuses tombent avec toutes les autres. La religion ne s'éteint pas, au contraire.

Rien n'était plus sensible ni plus saisissant que l'intensité du sentiment religieux universel éclatant dans toutes les langues du globe, comme aussi dans les applaudissements de l'auditoire.

..... Ce ne serait pas assez que de voir dans le congrès de Chicago une grande manifestation de tolérance. Ce vieux mot est insuffisant. Il y a eu là un acte positif de rapprochement et de communion, dans une sorte de religion universelle dont les grandes religions historiques ne seraient plus que des dialectes ou comme des patois de province. Des années s'écouleront sans doute avant qu'un tel phénomène se reproduise et surtout porte des fruits pratiques. Mais un jour viendra où cette fraternité religieuse sera certainement réalisée sur la terre et alors ce congrès de Chicago apparaîtra comme une grande date prophétique dans l'histoire de l'humanité.

..... En s'élevant vers les sommets de la vie spirituelle tous les pèlerins partis des points les plus opposés se rapprochent nécessairement et déjà peuvent se donner la main..... La sympathie religieuse qui rapproche les hommes naît et se développe dans la juste mesure où elle abdique ses prétentions politiques et sociales, et, cessant d'attenter à la liberté des hommes, cesse également de les désunir en les armant les uns contre les autres.

La foi du William Crookes

Une lettre de William Crookes. — Voici le texte de la lettre du professeur W. Crookes dont il a été donné lecture au Congrès des sciences psychiques de Chicago, comme nous l'avons dit dans le *Messager* du 15 novembre.

7, Kensington Park, Londres 27 juillet.

« Mon cher professeur Coues

« Si vous êtes informé du bruit qui court, que j'aurais rétracté mes attestations, quant à la réalité des phénomènes spirites, parce que depuis je me serais aperçu que j'aurais été dupé, vous avez ma pleine autorisation (même plus, et de cela je vous prie instamment) d'opposer à ces fausses assertions, de ma part, une dénégation énergique et complète.

« Je possède aujourd'hui, comme après mes expériences, la même conviction au sujet de ces phénomènes; je n'ai pu alors trouver une moindre possibilité pour les déceptions, et maintenant, après mes expériences de plus de vingt années ajoutées aux autres, faites par des savants, je ne puis voir comment il aurait été possible que je me fusse trompé. Lisez mes comptes rendus des séances avec D.-D. Home, et vous verrez avec exactitude ce que je pense actuellement à ce sujet.

« Votre, etc.

« WILLIAM CROOKES. »

A propos d'organisation. — Une Convention spiritualiste dans le but de créer aux Etats-Unis une organisation permanente a eu lieu à Chicago les 27, 28 et 29 septembre. Beaucoup de frères étaient présents et l'élaboration des statuts allait bon train, lorsque des divergences d'opinions assez vives se firent jour dans l'assemblée. Au milieu des débats, une motion fut introduite par consentement et adoptée, celle de créer une organisation temporaire pour une année seulement et à titre d'essai. Les résolutions de la Convention sont publiées dans le *Banner of Light*, de Boston, du 14 octobre.

En limitant l'expérience à une année, dit Luther Colby, le vétéran-éditeur du *Banner* (nº du 2 décembre), l'assemblée a agi très sagement. Le *Banner* est pour « l'organisation » *si* le monde des esprits la désire, est prêt à cela et à la diriger, autrement non. M. Colby désire des instructions sur ces vitales questions, avant de s'engager. Certains frères trop enthousiastes qui n'ont pas été instruits personnellement, ajoute-t-il, par l'école de l'adversité et de l'insuccès comme l'ont été les anciens,

trouvent cela mal et ont des paroles amères, mais qu'ils n'oublient pas que le zèle intempestif, l'inexpérience, et aussi le désir de briller et de poser en leader ont souvent fait bien du mal à la cause.

Le Messager.

CORRESPONDANCE

A la grande prêtresse « Hab » Madame Lucie Grange... *La Lumière!*

A VOUS!... PAR LE CŒUR ET PAR L'AME!

Vous aimer, vous le dire,
C'est là mon seul bonheur,
Car votre doux sourire,
A fait battre mon cœur!

Un ange je crois voir,
Voltiger dans ma vie,
Par un divin pouvoir
Mon âme en est ravie!

Veuillez, Madame, me seconder de votre lumière spirituelle, pour vous exposer les profondes inspirations qui m'ont été suggérées par la lecture de votre beau catéchisme de la *communion des âmes*.

Oui! le nouveau spiritualisme est une belle religion, sa puissance s'appuie et s'affirme sur le principe en première cause :

DIEU!

auquel il vient emprunter la force de volonté et d'action ; en voici un exemple :

La guerre est déclarée, les armées sont en marche, le choc est imminent. . . . .

Pour empêcher cet épouvantable fléau de se produire, la grande *Prêtresse*, ordonne au jour et à l'heure désignée, l'union en communion spirituelle de tous ses adeptes, qui par leur *volonté énergique* et *leur prière commune*, déterminent l'action *spirituelle et dynamique* en même temps, de se produire.

Pour en affirmer l'existence toute matérielle, la science profonde du magnétisme ayant été consultée, le sujet soumis à son influence a répondu :

« Oui! cette force existe dans la nature humaine « qui de tous temps, a toujours été en communi« cation directe avec le grand maître de la créa« tion ; notre ignorance et nos mauvais instincts « seuls nous en ont éloignés.

« Nous n'avons jamais cessé, quoiqu'on ait pu « dire et écrire, d'être avec l'esprit de Dieu, depuis « le commencement, or, pour obtenir cette lumière « divine, il faut se rapprocher de son flambeau « qui est Dieu! *accedite ad eum et illuminamini* ».

L'irradiation ayant lieu par la puissance dynamique spirituelle, c'est vous, la grande *Prêtresse* qui en conférez l'ordination hypostatique, qui est le but recherché et déterminé par l'union en communion spirituelle des âmes entre elles!

De ce principe de surérogation, dont vous devenez la source, puisque votre pouvoir s'étend sur les masses spiritualistes, il résulte que le *nouveau spiritualisme*, que vous avez tant contribué à affirmer, devient une véritable religion, dont de nombreux adeptes viendront encore augmenter les phalanges chaque jour plus nombreuses et qui apparaîtra soudain, rayonnant de gloire et de vérité, sont l'inspiration dénominative de :

SPIRITUALISME DIVIN!

Son succès est prévu, car là, pas de pompes somptueuses, pas d'encens, pas de vaines prières, pas de préparation liturgique : le seul temple où le *Divin spiritualisme* règnera, c'est notre pure conscience, cette forêt des épées, dont je vous ai traduit la légende d'après le livre des *Vedas* et dans laquelle nul être humain ne peut pénétrer sans être blessé au cœur, s'il n'est vertueux.

A vous, cette grande mission à accomplir, il faut sur la terre des apôtres pour prêcher de grandes prophéties sous les lois inspiratrices de la divine Providence et sous l'influence du fluide divin universel, *Trait-d'union d'amour et de lumière entre Dieu et l'humanité!*

A vous par le cœur et l'âme,

VICTOR-LEVASSEUR.

La Charité

Voici un article que l'on pourrait nommer : « Une lettre à tous, notamment aux spirites, sur l'actualité pressante de la misère publique ».

Il est bien placé ici, tout au dessus de nos souscriptions, et nous espérons qu'il portera des fruits abondants. C'est l'étrenne de nos pauvres, c'est l'obole pour la propagande de la vérité que nous demandons aussi. Notre ami souscripteur permanent et abonné collaborateur a compris l'urgence d'un tel appel au cœur de tous. La direction de la *Lumière* l'en remercie en faisant des vœux pour ce résultat espéré :

Devons-nous être spirites pour engager au bien?

Devons-nous connaître la destinée de notre âme et esprit, ou les lois qui régissent toutes choses pour engager l'homme à penser aux autres?

La Charité, comme toute chose essentiellement bonne, est indépendante de toute

croyance, ou religion. Envisageons donc la chose au point de vue humanitaire seul.

Si nous n'étions pas si égoïstes, nous n'aurions pas besoin de méditer sur nos devoirs envers les autres.

L'homme est une personnalité, une unité relative qui pardonne plus ou moins l'idée de l'intérêt personnel : Nous songeons à nous, mais le bonheur des autres est peu de chose!

Mais cessons de philosopher, voyons ce qui se passe, en réalité, sur notre pauvre terre :

Combien n'y a-t-il pas de misère, combien de douleur, de souffrance, de chagrin.

Aux peines morales s'ajoutent les épreuves physiques.

Allons au devant des déshérités, venons-leur en aide; qu'il est bon et doux de se priver et de faire des heureux.

Ne refusons jamais une obole à celui qui nous tend la main. Que savons-nous ce qui se passe dans l'esprit des mendiants; que de tristesses! Le père qui demande un peu de pain pour ses enfants, la veuve qui supplie, le petit enfant sans appui, tout cela n'est-il rien?

L'homme sans intelligence, la femme sans force, l'enfant sans raison, tout cela ne demande-t-il pas l'aide.

Donnons ! Donnons !

Ne voyons pas dans les cent mains tendues celle du misérable qui, de l'aumône, fait une spéculation et ravit au vrai malheureux le soutien limité que lui donnerait la charité publique.

Il n'est pas de faux pauvres; tous sont déshérités; mais, certes, tâchons de faire le bien, sans encourager le vice; donnons aux pauvres familles affamées, souffrant du froid; donnons à n'importe qui quand on peut faire quelque bien et soulager quelque misère.

Vous surtout, mes frères en croyance, tâchez de vous inspirer largement de cette idée de générosité qui apporte le bonheur aux autres et à celui qui donne.

Donnons tant que nous pouvons à toute bonne œuvre et à toute bonne chose.

Qu'il s'agisse du bonheur spirituel ou matériel.

La Charité dans le cœur est un pas vers Dieu.

LUX.

Inspiration

(Avant les séances)

La belle inspiration suivante est traduite de l'anglais (*Banner of Light*).

C'est l'appel des Intelligences supérieures. Ces Intelligences ne peuvent que développer en nous le désir du bien, et nous aider à vaincre le personnalisme égoïste, afin d'accomplir des actes de dévouement généreux.

« Oh ! brillant Esprit de Sagesse et d'Amour, toi Ame de toutes les âmes, toi qui es l'Intelligence Divine, dont l'infinie présence pénètre toute vie et tout être, nous nous tournons vers toi en ce moment, t'apportant notre juste louange, te présentant nos aspirations, unissant nos pensées et les offrant sur ton autel de vérité; nous sommes ici cherchant instruction; nos âmes sont ouvertes à la lumière. Oh! puisse notre compréhension être fortifiée, de telle sorte que nous entendions tes enseignements et réalisions notre parenté avec toi et tes armées d'anges.

« Nous désirons entrer en harmonie avec les belles et brillantes âmes de la vie immortelle, dont la mission est une mission de paix et de réconfort pour l'humanité. Puissions-nous tirer profit de leur ministère et nous développer sous leur direction et leur assistance. Nous recherchons les dons spirituels pour avoir des caractères mieux trempés et développer en nous les facultés supérieures de l'être. Oh! puissent l'influence et la présence des saints tellement stimuler nos vies à l'action et à la pensée qu'elles nous rendent capables de recevoir en plus grande abondance les grâces dont nous avons besoin. Nous voudrions avoir la bénédiction de toutes les belles âmes dont les voies sont saintes, dont les vies sont vraies. Puissent descendre d'elles sur nous des bénédictions qui n'enrichissent pas seulement nos propres vies, mais qui, par notre intermédiaire, pénètrent d'autres cœurs qui pleurent ou qui souffrent, afin que tous, à leur tour, soient réconfortés et relevés. Amen. »

Amour et Paix

Nous cueillons les lignes suivantes dans le *Figaro;* elles feront plaisir à tous les amis de la paix :

« Paix sur la terre et dans le ciel aux hommes

de bonne volonté! » Je ne vois pas de meilleur souhait que cette parole évangélique à faire pour l'année qui commence.

Oui! que la paix soit avec nous à l'intérieur, comme à l'extérieur! Que la paix soit avec nos amis et même avec nos ennemis et nos adversaires.

La modération et la conciliation ne sont pas toujours récompensées, mais plus certainement encore la haine engendre la haine et le vent sème la tempête.

Que ce soit donc la paix qui soufle des quatre coins du ciel sur l'Allemagne, sur l'Italie qui en a tant besoin, comme sur la France et la Russie unies dans le désir de retarder la conflagration qui doit un jour enflammer et ruiner l'Europe.

Que la paix soit avec la République triomphante et lui inspire la sage résolution de ne pas abuser de sa victoire.

Qu'elle calme ceux qui souffrent, qu'on plaint, qu'on essaie de soulager d'une façon souvent inefficace, mais pour lesquels il est impossible de bouleverser le monde et de créer des droits nouveaux.

Que l'amour de la paix leur fasse comprendre l'inanité de leurs utopies et qu'il inspire aussi à ceux qui possèdent le goût du sacrifice, les joies de la générosité, et la compréhension d'une solidarité nécessaire.

Que la paix apporte une salutaire terreur aux anarchistes en même temps que la réflexion leur démontrera la vanité de leurs rêveries et la sottise horrible de leurs crimes.

Que la paix donne aux députés la passion de l'économie et le dédain des interpellations; aux journalistes, le scrupule de ne point aigrir les esprits; aux ouvriers et aux patrons, l'effort nécessaire pour régler leurs différents autrement que par des grèves ruineuses.

Que la paix soit avec tous ceux qui travaillent, qui peinent, qui luttent, qui espèrent! qu'elle console les âmes inquiètes! qu'elle apprenne aux frères ennemis à se mieux connaître et, s'il se peut, à s'apprécier.

Dans cette allégresse presque universelle, dans cette buée de plaisir et de sympathie qui semble sortir des maisons illuminées et des foyers en fête, il est doux de répéter, l'aimable devise inscrite aux frontons des palais vénitiens : *Pax tibi, Marce, evangelista meus.* Elle prouve une fois de plus que le Christ apporta ici-bas la paix et non la guerre, comme le prétendent les anarchistes quand ils se cherchent des ancêtres dans l'évangile. » — F. M.

On voit par ces paroles, que le grand sentiment d'amour accomplit son œuvre de régénération jusque dans les milieux profanes et mondains. Le *Figaro* ami du monde est aussi ami de la pure Vérité : *Pax tibi, Marce, evangelista meus*, c'est la destinée pour tous.

SOUSCRIPTION PERMANENTE

Pour l'Œuvre de la « *LUMIÈRE* »

SUPPLÉMENTS — PROPAGANDE — PETITES PUBLICATIONS

Liste du mois de décembre 1893

M. Clavel, 100 fr. — Mme Nancy Detrois, 2 fr. 50. — Madame Bonne, 50 fr. — Mme Pinelle, 4 fr. — Mme Dantin, 7 fr. — M. Montcodon, 4 fr. — Mme Calendini, 10 fr. — M. Buret, 6 fr. — Mlle Le Feire, 6 fr. — Mme Marie Berget, 10 fr. — — Total 199 fr. 50.

POUR LE SOULAGEMENT DE LA MISÈRE

Mme Bonne, 20 fr. — M. J. Laniray, 1 fr. — Mme Marie Berger, 2 fr. — Anonyme, 2 fr. 10. — Total : 25 fr. 10.

Le Gérant : A.-M. BEAUDELOT

Paris. — Typ. A.-M. Beaudelot, 171, rue Saint-Denis.